Document generated on 04/16/2024 5:06 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Une enfant inutile

Claudine Potvin

Number 83, Fall 2005

Partir

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3282ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Potvin, C. (2005). Une enfant inutile. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 13–16.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une enfant inutile

Claudine Potvin

Odile ne voulait pas partir. On l'avait ballottée depuis sa petite enfance. Le vent s'était chargé de balayer ses souvenirs ne laissant ici et là que des traces de poussière sous les lits. La mémoire ramenait parfois le rythme des départs comme autant de fils d'araignée embobinés autour de ses frêles jambes de fillette. Sur sa main droite, elle avait inscrit avec une fine lame le nom de la dernière ville.

La nuit, ma mère et mon père étudiaient fébrilement des cartes inondées de bleu un bleu turquoise que le vert de l'île n'en finissait plus de noyer. Les yeux vert gris de ma mère s'appuyaient sur l'épaule nue de mon père se posant à peine sur le crayon qui traçait obsessivement des courbes rouges autour des capitales. Rêves de routes à dormir debout. Ma mère et moi nous écoutions. Nos ventres de pleine lune annonçaient la venue d'une parole de femme différée.

Moi je regardais par la fenêtre de ma ville asphaltée l'odeur de la pluie le pas des autres que je suivais à petit pas les jupes droites des femmes les éclaboussures sur les trottoirs les chats en boule sur les balcons des autres. Étrange que pour eux l'autre soit toujours ailleurs.

L'autre, c'est ma main gauche, la langue qui fouille ma bouche, les mots qui passent par-dessus les notes en fuite, l'ampoule qui m'aveugle quand je me couche au pied de leur lit. L'autre est ici tout près de la langue dite familière se promenant entre deux lignes feuilletant les pages mouillées à découvert.

L'autre, c'est moi bien sûr et ils ne s'en aperçoivent pas. Aller voir ailleurs si j'y suis.

Odile n'est pas du genre à s'apitoyer sur elle-même, ou sur le corps des autres. Immigrante, elle a vécu dans les malles de sa mère depuis le commencement. Elle en connaissait les recoins les plus sordides les somnifères une fine poudre blanche les onguents la lingerie des lettres d'amour éparpillées entre les chemises de nuit, les photographies perverses, le plaisir, les minuscules flocons, et tout un arsenal pour l'épiderme satiné vert

olive que l'éclairage des terrasses caressait. Odile adorait humer ces parfums sauvages qui se répandaient sur la longue chevelure dégringolante de sa mère, sorte de témoin de la beauté des autres. Parfois, ses mains fouineuses, étrangères, glissaient sur les soies blanches. Les beaux draps de sa mère, comme elle aimait le lui répéter avec un rire accrocheur.

Tous les trois, ils avaient pris le bateau, l'avion, l'autobus. Ils avaient longé la lumineuse cordillère des Andes, marché dans la Vallée de la Mort escaladé des pyramides foulé les pavés de Buenos Aires imaginé la jungle de Caracas découvert la fraîcheur d'une Europe vieillissante exploré la pensée hybride arpenté la Californie traversé les plaines inventé le désert. Ils s'étaient vêtus de sable de dunes de couvertures à la belle étoile lu des milliers de pages sur l'océan jour et nuit à la limite du raisonnable. Une forme d'éducation pensaient-ils.

Je les accompagnais enroulée à leurs désirs une enfant inutile entre deux trains un regard coincé entre les jambes croisées d'un homme séduit par la littérature en train de penser son autobiographie au milieu de conversations exclusives envahissant tout geste que j'aurais pu oser. La nuit, leur sexe s'évanouissait. Seul mon discours subsistait. Je m'adossais sur le rebord de la fenêtre fixais l'araignée qui se promenait de haut en bas ignorant ma peur marquant la fin du voyage je m'endormais entre les vestes de cuir étalées sur la banquette d'en face.

Je ne savais jamais où j'allais. Ni pourquoi. Ils m'avaient octroyé une identité de passage. Floue. Baptisée dans le bas du fleuve. Un Saint-Laurent sous la mer. J'aurais pu tout aussi bien ne pas naître. Un jour je le leur ai dit. Ils ont feint l'étonnement ils ont nié affiché une envie de moi ébauché une étreinte aussitôt retenue parlé d'une sortie des prochaines vacances de la réussite du vent dans les voiles d'un malentendu. Ce jour-là, ils ont parlé de la beauté de Prague de l'impossibilité de vivre sans moi de mon âge qui les comblait des frontières à traverser border writing *d'un besoin fou d'écrire pour soi de géographies abstraites de nomadismes tourmentés.*

Mais moi je ne parlais qu'une langue la mienne je n'appartenais pas encore à ce décor ne restait plus qu'à me taire refuser au fond de

moi le projet de repartir. Sans que rien n'y paraisse. Ils enlevaient leur masque l'instant d'un fou rire remettaient du mascara se prenaient dans les bras l'un de l'autre évacuaient la sensation d'être. Comme si je n'existais pas.

Nous vivions dans un appartement exigu étouffant au dixième étage. Impossible de circuler sans se cogner les uns aux autres. Les balcons de l'autre côté de la rue semblaient nous tendre la main. Ainsi se justifiaient les grands espaces la perspective. Or, c'est le manque de perspective qui nous projetait au-dehors. Par le trou de la serrure, les horizons rosés de nos petits matins embrassaient leurs corps jetés sur le sofa où je dormais emmitouflée tel un serpentin autour de leurs chevilles, attendant les grands déménagements. Je n'étais pas malheureuse.

Odile n'aimait personne. Pas vraiment. Eux, ils vivaient par procuration adoptant les émotions de leurs idoles à la merci d'un petit écran qui leur proposait des sentiments exotiques, rares, jamais vus, des jardins suspendus, des climats dangereux, une foi impensable, des saveurs inconnues. Eux, ils achetaient des vêtements trop larges ou trop ajustés selon la saison des sacs à dos pour la montagne des paniers pour la plage des bicyclettes démodées des guides qu'ils ne lisaient pas des dictionnaires qu'ils ignoraient. Ils se voulaient impulsifs libres comme l'air capables d'improviser. Ils comptaient les jours barbouillaient le calendrier évaluaient la longueur du temps la regardaient sans mot dire se demandant ce qu'ils allaient faire de la petite Odile encore une fois.

L'été dernier, ils ont magasiné Machu Picchu une excursion inoubliable. L'escalade fut longue, la chaleur suffocante, les voleurs de chemin abondants, mais la montagne généreuse les a portés pendant des semaines. L'écho des pierres construisait des mythes auxquels ma mère croyait appartenir. Ils s'appropriaient le ciel, les civilisations anciennes, le rire des femmes, la pauvreté de Lima la belle.

Je m'accrochais à tous les touristes et leur offrais ma langue. Je me souvenais d'un Sendero Luminoso *inventé par une révolution insensée. Corps fouettés à coups de machete sanglants vision de filles plus violentes que les soldats, prêtes à tuer sans même se retourner. Ces*

paysages échappaient à ma mère, ou était-ce elle qui ne les reconnaissait plus? La fatigue accaparait ses nuits. Somnambule, elle arpentait le corridor interrogeant le miroir qui lui rendait une image désabusée d'elle-même. La chambre s'étalait devant elle terra incognita *territoire sans nom un Grand Nord qui l'attrapait au passage sans faire de bruit. Elle en avait plein les yeux cherchant une éclaircie une ouverture. Elle qui savait tout d'habitude. Se sentait perdue salie par la pollution idéologique de son monde s'immergeait, s'aspergeait d'eau bénite, délirait.*

Au réveil, mon père arpentait les rues de la ville en quête d'un remède, m'abandonnant aux étrangers de l'hôtel ravis de mon insouciance. Il revenait la nuit tombée. Épuisé, aveuglé par la lumière des Incas, il nous regardait sans nous voir.

Odile fondait de partout. Affichait sa maigreur, son ignorance, sa laideur avec fierté. Elle décida de les quitter. Dernier départ. Seule, sans bagages, elle se perdit dans la cité, sans laisser d'adresse. Le voyage prit alors un tout nouveau sens pour elle. Elle effaça toute trace des démarches antérieures, s'initia au regard des autres, aux marées basses qui lui donnaient l'illusion d'habiter la forme des coquillages, au chant de la mer, s'installa dans le futur. Odile se découvrit une fois pour toutes.

Itinérante, elle favorisa une forme de voyage sédentaire au coin des rues sur la place publique collée aux pierres brûlées des édifices sans itinéraire fixe. Plus rien n'avait d'importance pas même le fait d'être là et non ailleurs pas même le mouvement occasionnel qui la ramenait au centre des lieux fréquentés pas même le son d'une flûte enchantée qui ramenait l'image d'un pays lointain.

Odile vieillissait bien sûr. Les rides s'ajoutaient allongeant rigoles lignes crevasses coulisses dessinant terrains domaines marquant les chemins à suivre les écueils à éviter. Sous la pluie, le visage d'Odile prenait la couleur de la joie. Tous les soirs, elle descendait lentement l'escalier qui la menait à sa tanière se moquant du temps et de la misère qu'il ferait demain. Elle savait que tout était temporaire. Ils le lui avaient appris il y a bien longtemps.